

Du même auteur :
LE MANTEAU POURPRE
DOUBLE ENQUÊTE AU LARZAC
PONDICHERY MES AMOURS

Publié en juin 2022 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

ISBN : 978-952-390-206-0

En couverture : paysage des Pyrénées, Pixabay.com

© 2022 Jean Battier
Tous droits réservés

Jean Battier

RÈGLEMENTS DE COMPTES
EN OCCITANIE

Roman

Atramenta

*C'est le propre de l'homme de se tromper.
Seul l'insensé persiste dans son erreur.*

Cicéron.

Ce livre est une œuvre de fiction. Mis à part les personnages historiques qui y sont cités, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que pure coïncidence

CHAPITRE 1

Elle gara sa voiture dans le parking souterrain de ce grand hôtel du centre de Toulouse, prit l'ascenseur et se hâta vers le hall de réception.

— Bonjour. Excusez-moi. J'ai rendez-vous avec le professeur Jacob Azuelos. Est-il joignable, s'il vous plaît ?

— Attendez, je vérifie. Oui, sa clé n'est pas là, il doit être dans sa chambre. Désirez-vous que je vous annonce ?

— Certainement, Maria Peyrac, journaliste à la revue Occitania Arts et Culture.

— Un moment je vous prie.

Le maître d'hôtel composa un numéro.

— Monsieur le professeur, madame Peyrac a rendez-vous avec vous. Dois-je la faire attendre à la réception ?

— Oui, dites-lui que je descends immédiatement, répondit son interlocuteur.

Derrière son comptoir, l'homme la regardait avec attention. Une belle femme, séduisante, se disait-il. Dans les trente-cinq, quarante ans, pas plus. Vêtue élégamment, plutôt chic mais sans luxe ostentatoire, corsage blanc discrètement décolleté, pantalon noir bien ajusté mettant en valeur sa silhouette. La classe quand même. Si elle voulait, elle était tout à fait à son goût. Enfin inutile de rêver, pour lui, proche de la retraite, chauve, bedonnant, aucune chance. Bah !

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Un petit homme rondouillard aux cheveux gris, costume trois pièces et nœud papillon, apparut. Son regard se porta spontanément sur elle.

— Madame Peyrac je présume ? demanda-t-il dans un parfait français, en s'avancant vers elle, la main tendue d'une manière très cordiale.

— Oui, monsieur le professeur. Merci d'avoir bien voulu répondre à ma demande d'interview. Je représente la maison d'édition « Occitania Arts et Cultures du Monde »

— Oui, oui, je connais vos publications. Très bons livres, des textes de qualité. C'est ce qui m'a incité à vous rencontrer, dit-il en chaussant ses lunettes.

— J'en suis ravie, répliqua-t-elle, légèrement confuse.

— Eh bien, entrons dans le vif du sujet, si vous le voulez bien. Tenez, asseyons-nous dans ce petit salon. Est-ce qu'un petit café vous ferait plaisir ?

— Volontiers.

— Alors deux cafés, s'il vous plaît, dit-il en faisant signe au préposé.

Ils s'installèrent. D'emblée, il la mit à l'aise, tout en la dévisageant. Il la questionna gentiment sur son cursus, histoire de la jauger.

— Comment me présenter le plus simplement ? Je suis entrée à la revue il y a cinq ans, après avoir fait une licence et un master d'histoire et archéologie antique et médiévale, je m'intéresse de préférence à notre région dont le patrimoine est tellement riche.

— Peyrac, c'est un nom régional, non ?

— Occitan, monsieur le professeur, je suis...

— Laissez tomber le « monsieur le professeur », si vous voulez bien.

— Comment dois-je vous interpeller alors ? demanda-t-elle, étonnée.

— « Professeur » suffira amplement, répondit-il avec un sourire désarmant.

— Comme vous voudrez. Et pour vous répondre, c'est exact, lorsque mes arrière-grands-parents sont venus de Paris, ils se sont installés à Toulouse, c'est là que je suis née, que j'ai grandi et fait mes études. Par ma profession, je voyage fréquemment, un peu partout, Europe, États-Unis, Canada, Amérique du Sud, Égypte, Israël, Inde. J'adore mon métier, et j'ai la chance d'être appréciée par mon rédacteur en chef.

— J'imagine que vous parlez plusieurs langues ?

— Oui, anglais, italien, espagnol, catalan, et des rudiments de breton par ma mère, ajouta-t-elle en souriant. C'est nécessaire dans mon métier.

— Parfait, alors tout va bien. Pourquoi avez-vous souhaité me rencontrer, dites-moi ? Vous me connaissiez ? interrogea-t-il en ôtant ses lunettes finement cerclées.

Elle ne l'imaginait pas tout à fait comme ça. Pour un grand savant, il n'était vraiment pas bêcheur, ni pédant, plutôt jovial. Il devait certainement savoir mettre ses étudiants à l'aise. Il lui faisait un peu penser à l'acteur Bernard Blier, physiquement et sans doute tout comme lui, facétieux et rieur.

— J'ai lu plusieurs de vos livres, notamment « *Les rois wisigoths* », et « *Le sac de Rome* ». Celui que j'ai préféré c'est « *De l'influence de la Rome antique sur les peuples de la Méditerranée* ». Vraiment passionnant.

— Très bien, bonnes lectures en effet, plaisanta-t-il.

— Et puis, l'occasion s'est présentée lorsque j'ai appris votre venue ici pour cette conférence sur le trésor d'Alaric. Mon boss a tout de suite donné son accord à cette idée d'interview. Et j'ai été doublement heureuse lorsque vous avez accepté de me recevoir aujourd'hui même.

— Êtes-vous mariée ? Je vois que vous ne portez pas d'alliance.

Elle rougit légèrement tandis qu'il la dévisageait. Née à

Toulouse de mère bretonne et de père occitan, elle était le curieux mélange de ce mixage parfaitement réussi. Teint bronzé, des yeux clairs, cheveux châtain, 1 m 70 environ. Silhouette parfaite, distinguée sans être guindée. Il appréciait en connaisseur.

— Je suis divorcée. Ah, de nos jours, c'est très banal. Et puis, comme ça s'est terminé à l'amiable, je suis très bien comme ça. J'en ai profité pour reprendre mon nom de jeune fille. J'ai une fille de dix-huit ans, elle a eu son bac avec mention. Actuellement elle est en voie de terminer sa première année de licence d'histoire-géo, j'en suis très fière. C'est une sportive comme moi, très sociable, quoique pas toujours facile à vivre. Elle habite un studio en colocation avec sa meilleure amie. Quand je m'absente pendant plusieurs jours, c'est une sœur de mon père, ma tante Agathe, qui veille sur elle, à distance toutefois car elle est très indépendante. Elles s'adorent. Quant à son père, il n'a plus donné signe de vie.

Il sentait chez elle comme une pointe de tristesse. Ce divorce, peut-être ? Elle a pourtant l'air d'être bien dans sa peau. Après tout, chacun a le droit d'avoir une part cachée dans sa vie.

— Compris. Donc voici ce que je vous propose. Puisque vous allez assister à ma conférence, je vous en remettrai un condensé en exclusivité, lorsque j'aurai terminé ma séance de dédicaces, ici même.

— En exclusivité ! Vraiment, je vous en remercie du fond du cœur ! Mes confrères vont être jaloux.

— Tant pis pour eux, ils pourront toujours prendre des notes pendant mon exposé. Je vais vous laisser maintenant. Je dois remonter à ma chambre, prendre mon ordinateur portable et mes notes manuscrites. Un petit quart d'heure de décontraction dans le fauteuil, et ensuite je redescends, Il faut que j'aille vérifier dans la salle si le matériel, micros, sonorisation, rétroprojecteur et tout ça, est bien en place, ensuite on commence le cirque à dix-huit heures précises.

— Le cirque, dites-vous ?

— Oui, répondit-il en riant. C'est un spectacle, vous savez. Il y aura là entre cent cinquante à deux cents personnes, des confrères, des chercheurs, historiens, écrivains, journalistes et autres, dont certains ne sont pas que des amis. J'ai parfois des contradicteurs assez virulents. Ça ne me dérange pas, au contraire ça m'amuse. J'ai l'habitude. À mon âge, j'ai tout vécu, même les insultes. D'autant que je suis né à Barcelone, descendant d'une très ancienne famille juive marrane, convertie officiellement au catholicisme il y a plusieurs siècles, tout en continuant à pratiquer le judaïsme clandestinement. Vous imaginez ? Remarquez, je ne me plains pas, j'ai eu ce que j'espérais. Une épouse aimante, des enfants et petits-enfants adorables, une carrière comme enseignant qui m'a comblé. Certes, j'ai eu deux infarctus et je m'en suis sorti de justesse. Aussi, maintenant, chaque jour que je vis, c'est un bonheur renouvelé, je ne pense pas au lendemain. Allons, veuillez m'excuser, je dois y aller. À tout à l'heure.

Il se leva prestement et rejoignit l'ascenseur.

Maria alla s'installer dans l'auditorium équipé en vue d'accueillir au moins deux cents personnes, en effet. Sur la scène, devant le large écran, un bureau et un lutrin devraient permettre au conférencier de poser ses notes. Le maître de cérémonie était occupé à disposer des cartons sur certains sièges réservés au premier rang et régler les micros HF pour ceux qui désireraient poser des questions au conférencier. De loin, elle aperçut un visage familier.

— Monsieur Garnier ! Quel plaisir de vous revoir, ça fait si longtemps !

— Maria ? Mon Dieu oui ! Si je m'attendais ! Que deviens-tu ? Tu vas bien ?

Victor Garnier, son ancien professeur d'histoire médiévale, semblait vraiment ravi. Elle avait toujours gardé un excellent sou-

venir de cet homme adoré de ses élèves, particulièrement des filles, qui en avaient toutes été amoureuses. Lui n'en avait cure, il ne vivait que pour sa passion, transmettre son savoir et le fruit de ses recherches. Toujours disponible et d'humeur égale. Si charmant et si bon pédagogue. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais, on ne voyait pas passer le temps. Ah, c'était le bon temps.

— J'aurais grand plaisir à venir vous voir, si vous me le permettez. Venez-vous parfois à la fac ?

— Ça m'arrive de temps en temps depuis que j'ai pris ma retraite, lorsqu'on me demande de faire partie d'un jury, et j'y prends toujours autant de plaisir. Tu peux me téléphoner si tu veux, mon numéro est dans l'annuaire.

— Avec joie, si ça ne vous dérange pas.

— Alors à un de ces jours. Au revoir Maria.

Dix minutes avant l'heure, la salle était déjà presque pleine. On entendait un léger brouhaha, apparemment parmi les présents beaucoup d'entre eux se connaissaient et les conversations allaient bon train, à mi-voix cependant.

Dix-huit heures quinze. Le professeur n'était toujours pas présent. À dix-huit heures trente, une certaine agitation commençait à régner dans l'auditoire. N'y tenant plus, Maria se rendit à la réception et manifesta son étonnement.

— Non, le professeur est toujours dans sa chambre, sa clé n'est pas au tableau.

— Pouvez-vous l'appeler s'il vous plaît ? On l'attend pour sa conférence.

— Un instant. Ah ! ça sonne mais ça ne répond pas.

— Je monte !

— Attendez, Madame, je vous fais accompagner. Gabriel, s'il vous plaît, venez.

Un jeune homme en livrée se présenta, prit le passe à tout

hasard et se rendit à l'ascenseur avec elle. Au moment où ils en sortaient de la cabine au troisième étage, ils furent bousculés par un homme pressé d'y pénétrer.

« Quel malotru, il ne s'est même pas excusé ! »

Arrivés devant la porte de sa chambre, ils constatèrent qu'elle était entrebâillée. Plutôt bizarre. Ils entrèrent précautionneusement, et sursautèrent en voyant la scène qui s'offrait à eux.

— Vite ! Appelez les secours ! s'écria Maria.

Le garçon d'étage courut dans le couloir jusqu'à un interphone, puis s'en revint aussitôt, tandis qu'elle se penchait près du professeur, étendu sur le dos, à demi conscient.

— Professeur ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Ça ne va pas ? Vous m'entendez ? Professeur ?

Visiblement, il cherchait à lui parler. Elle se rapprocha davantage, en passant son bras droit derrière ses épaules, soutenant sa tête, et l'entendit murmurer.

— Il m'a volé mon ordinateur, dit-il dans un souffle.

On aurait dit qu'il souriait.

— Qui ? Vous l'avez vu ? Vous le connaissez ?

— Non. Je crois que cette fois, c'est la fin... Tenez, prenez ça... Wisigoths...

Au prix d'un grand effort, il lui mit dans la main une clé USB. Puis il eut un hoquet et s'effondra dans ses bras.

Le jeune homme annonça l'arrivée du chef de la sécurité, André Tanneron, un ancien officier de police à la retraite. Ils ne purent que constater le décès. Apparemment, il n'y avait pas de trace de lutte, tout laissait à penser que le professeur avait eu un malaise fatal.

— Vous n'avez touché à rien ?

— Bien sûr que non. Il faut appeler un médecin ou les pompiers, il n'est peut-être pas trop tard pour faire un massage cardiaque. Vite !

Le dernier entré prévint la direction avant d'appeler les secours avec son portable.

— Vous le connaissez ? C'est un de vos amis ?

— J'ai fait sa connaissance récemment. Je suis journaliste. Je devais assister à sa conférence à dix-huit heures, ensuite il m'avait promis une interview exclusive après la séance de dédicaces. Ne le voyant pas arriver, au bout d'une demi-heure de retard, ce jeune homme m'a accompagnée ici, c'est comme ça que nous l'avons découvert.

— Très bien. Ne vous éloignez pas. J'aurai besoin de votre témoignage par écrit. Vous comprenez... Dans un établissement comme le nôtre... Et avec deux cents personnes présentes ! Quelle histoire ! En attendant, pas un mot à la presse avant que je vous en donne l'autorisation. Hein ? Compris ?

— Bien sûr !

Elle résolut de ne pas révéler les derniers mots du professeur, ni de parler de la clé USB. Elle voulait en vérifier le contenu avant toute chose.

Les pompiers arrivés rapidement, accompagnés d'un médecin, firent évacuer la chambre. Un moment plus tard, ils redescendirent avec un brancard transportant le corps entièrement enveloppé d'une housse.

— Il est mort, dit le médecin. Nous n'avons pas réussi à le ranimer malgré le défibrillateur. Au vu des médicaments que j'ai trouvés dans sa poche, cet homme devait avoir de graves problèmes cardiaques, il a succombé à un infarctus. Aucune lésion ni cicatrice ou hématome ne dénotent une quelconque agression. Par conséquent, s'agissant d'un cas de mort naturelle, je vais délivrer le certificat de décès.

Maria attrapa Tanneron par la manche, et déclina son identité.

— J'ai quelque chose à vous dire discrètement.

— Je vous écoute, dit-il, intrigué.

— Quand on est sortis de l'ascenseur avec Gabriel, nous avons

été bousculés par un individu bizarre qui nous a à peine laissé le temps de sortir de la cabine. Avez-vous des caméras de surveillance dans votre établissement ?

— Oui. Suivez-moi.

Il l'entraîna dans le studio d'enregistrement où s'exposaient plusieurs écrans. Un employé les accueillit avec déférence.

— À votre service, Monsieur.

— Bonjour Lebrun. Pourriez-vous nous montrer les vidéos d'aujourd'hui, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Attendez.

Il fit défiler une bande donnant les images du hall. On voyait nettement Maria en conversation avec le professeur Azuelos.

— Là, vous allez dans la salle de conférence. Vous y restez un long moment, semble-t-il, je vais passer en accéléré. Ah, voilà, vous ressortez vers la réception. Gabriel arrive, vous montez avec lui dans l'ascenseur.

— Y a-t-il une caméra dans la cabine ?

— Oui, une mini caméra cachée. Elle est dissimulée dans un des boutons de manœuvre. Voici ce qu'elle donne.

On voyait Maria et Gabriel sortant au troisième étage, croisant un homme qui, visiblement, forçait le passage. Les images étaient en noir et blanc.

— Là ! s'écria-t-elle.

— Lebrun, faites un arrêt sur image et zoomez ! demanda Tanneron.

— Vous pouvez agrandir un peu ? Stop, c'est bon.

— Est-ce qu'on le voit quand il sort de l'ascenseur au rez-de-chaussée ?

— Attendez, je vais vous montrer ça.

— Suivez la trace de cet individu, demanda Tanneron.

On le voyait ensuite descendant du troisième étage, assez agité, jusqu'au niveau du parking en sous-sol, se dirigeant vers une BMW dont il ouvrait la portière du passager. Vue de l'avant, la